

Albert Coene

La vie magnifique de Rique Globe-Trotter



L. OPDEBEEK

EDITEUR

ANVERS

ALBERT COENE.

La vie magnifique
de
RIQUE GLOBE-TROTTER

DESSINS DE E. VAN HAGENDOREN.



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS.
1931



La vie magnifique de Globe-Trotter

Dès son jeune âge, il aimait voyager ; les gens disaient qu'il n'avait pas usurpé son patronyme.

Il fit trois fois, sur un voilier, le tour du monde ; deux fois, il fit naufrage, tomba entre les mains d'anthropophages qui s'apprêtaient à l'embrocher quand il put s'échapper comme par miracle. Il vit, aux Indes, le lever du soleil ; il se trouvait si près de l'astre que son visage grillait et que sa peau pelait. Il connut des nègres, des peaux-rouges, des petits hommes bruns de Bombay. Fallait-il rapporter tout ce que Rique racontait, vous me traiteriez de menteur, car Rique parlait très vite, et un peu confusément ; l'on avait peine à distinguer le vrai de l'invraisemblable. Il est cependant certain qu'il a vu pêcher des baleines et qu'à la vue d'un serpent de mer, il a pris la fuite. De la gueule d'un crocodile, il arracha une dent pourrie et il extirpa une épine d'une des pattes de derrière d'un lion redoutable. Et ces animaux si cruels ne lui firent cependant point de mal ; ils le léchaient tandis que Rique opé-

rait. Il parcourut pédestrement le Continent, cueillit des oranges en Espagne, assista aux combats de gladiateurs dans le Colisée de Rome; en Suisse, il se lava les mains dans les nuages et aux steppes russes, il faillit être dévoré par les loups.

A présent, Rique était las de parcourir le monde. Frisant la trentaine, il décida de vivre près de sa mère qui habitait le petit village Montsablon. Il était encore très éloigné de son pays, séjournait dans une région inconnue. C'était une contrée plate et déserte, fermée par une haute montagne. Il gravit celle-ci et, arrivé au sommet, il n'apercevait que la terre et le ciel : ni poteau, ni arbres, aucune construction; il y faisait aussi tranquille que dans ses poches. Il était tard. Rique, affamé, cherchait vainement le petit brin de tabac à mâchonner pour leur- rer sa faim. Il s'attristait de devoir errer, l'estomac vide, dans cette contrée désolée qui paraissait infinie. Il maugréait et se croyait irrémédiablement perdu. Tandis qu'il s'avançait en grommelant, il entendit tout à coup le roulement d'un rouet : ron ! ron ! ron ! rrr ! rrr ! Il s'arrêta tout oreilles :

« Je donne ma tête à couper si ce n'est pas le bruit d'un rouet, se dit-il; mais où peut-il se trouver? »

Il connaissait très bien la chanson du rouet. Enfant, il prêt plaisir à l'entendre tourner sous les mains habiles de sa mère, pendant les longues veillées d'hiver.

Il s'avança et le bruit devint plus distinct; il inspectait l'entourage mais il ne pouvait déterminer l'emplacement du rouet.

— C'est probablement sur cette colline lointaine, pensait-il.

Rique s'y dirigea; au fur et à mesure qu'il approchait du but, le roulement devenait plus sonore. Rique se mit à fredonner :

« Ron, ron, mon petit rouet,
ron, ron, mon petit rond ! »

Arrivé au pied de la colline, il aperçut une vieille femme qui filait, assise à l'entrée d'une sorte de caverne. Le bruit du rouet se répandait dans la plaine silencieuse.

A la vue du jeune homme, la vieille femme fit un sursaut d'effroi.

— C'est la première fois de ma vie, dit-elle, que je vois un être humain sur le seuil de mon logis. Que venez-vous faire ici?

— Je retourne chez ma mère, mais je me suis fourvoyé. Je n'ai pas

encore vu de contrée pareille à celle-ci. J'ai été chez les Hottentots, chez les Patagouins, j'ai vécu parmi des singes et des peuplades excentriques; dans ces pays-là, il y avait des arbres, des buissons et de quoi manger. Ici, on ne voit rien, pas même le sable du désert. Serait-ce l'antichambre de la fin du monde ou aurais-je, moi, la berque ou une araignée au plafond?

Et ce disant, il posa son doigt sur son front et souriait.

— Ce n'est pas à craindre, répondit la vieille femme. Je ne m'étonne pas, cependant, que cette contrée vous soit complètement inconnue. Un être humain n'y arrive jamais. Je me réjouis cependant d'en voir un ici, devant moi. Soyez le bienvenu, jeune homme. Comment puis-je vous rendre service?

— Je vous crois, petite mère. Sachez que mon estomac grince comme un camion à trois roues non graissées. Je mangerais bien un lion.

— Du lion, je ne peux vous en servir, mais veuillez agréer ce que j'ai, répondit la vieille femme.

Elle coupa deux grosses tartines et versa dans un petit bol une boisson délicieuse et réconfortante.

Après avoir mangé et bu, Rique se mit à bavarder d'abondance et familièrement.

— Dis donc, vieille maman, ainsi commença-t-il, y a-t-il longtemps que tu habites seul ce pays de l'infini?

— Détrompez-vous, l'ami, j'habite ici avec les quatre vents.

— Les quatre vents? Il ne souffle, ici, aucun vent. Expliquez-moi donc!

— Ce sont mes quatre fils. Je suis, moi, la Mère de l'Univers.

— Il me plairait de faire la connaissance de tes quatre fils, s'écria Rique. J'ai senti les vents, mais je n'en ai jamais vus.

— Patience! reprit la vieille maman posément. Patience! mes fils ne tarderont pas à rentrer; je vous recommande de boutonner votre veston, car mes fils soufflent fort.

Cinq minutes plus tard, Rique entendit sur la plaine un grand tumulte, semblable au bruit d'un torrent; la température baissa subitement.

Rique boutonna son veston, en releva le collet; il tira des deux mains sur les bords de son chapeau, de crainte que le vent ne l'enlevât.

Frémissant, soufflant et mugissant, un gaillard d'aspect terrible



fit irruption dans la caverne. Ses longs cheveux flottaient en désordre autour d'une figure rougeaude et joufflue; sa longue barbe ressemblait aux racines d'une souche de chêne. Son visage était criblé de petits trous; ses lèvres étaient grosses et rouges.

Il frappa des pieds pour faire tomber la neige de ses chaussures ferrées, puis, jeta son manteau négligemment dans un coin. Il était vêtu d'un beau complet blanc.

« Bonjour, mémère, dit-il en s'efforçant de parler bas, mais Rigue croyait entendre retentir le mugissement d'un fauve.

— Bonjour, mon garçon, répondit la vieille femme. Bonjour, mon Aquilon. Rentres-tu de la mer glaciale. Regarde, nous avons un hôte.

Aquilon se tourna vers Rigue et celui-ci s'inclina très révérencieusement, comme il avait vu faire à la cour du roi Mabalatarte, en Australie. Le vent du Nord tendit la main vers Rigue.

— C'est mon aîné, reprit la mère. Un beau gars, n'est-ce pas?

Quelques minutes plus tard, deux autres fils firent irruption avec tant de violence que la quenouille de Mère l'Univers roula sur le sol.

— Bonjour, maman, crièrent-ils tous deux à l'unisson.

— Bonjour, Vent d'Est. Bonjour, Vent d'Ouest. Avez-vous bien travaillé, aujourd'hui?

— Oui, mère.

Ils firent la connaissance de Rigue. Ils aperçurent leur frère Aquilon, qui était assis sur une marche de l'escalier, dévorant à belles dents un pain tout entier. Ils le saluèrent amicalement et soufflèrent très fort.

Puis, Vent d'Est quitta son manteau azur doublé de poussière d'or. Vent d'Ouest déposa son manteau mauve. Les deux frères étaient vêtus de blanc, comme leur frère Aquilon.

— Et Benjamin n'est pas encore rentré? demandèrent les trois frères.

— Non, fils. C'est le printemps et vous savez qu'en cette saison, il ne prend pas de repos. Je crois qu'il courtise quelque part, car il rentre à des heures irrégulières.

— Un brave garçon, dirent les frères.

— Je ne peux pas m'en plaindre, affirma la mère. Toutefois, il se montre parfois trop sentimental et faible.

Aquilon acheva son pain, alluma une pipe et souffla une fumée si abondante que la vieille maman se prit à tousser.

Mais le vent du Sud, appelé Benjamin, entra, enveloppé d'un nuage de poussière d'or. Il sautillait et chantait. De l'air chaud se répandait dans la caverne. Le Vent du Nord, se frottant les mains, s'écria avec joie :

— Cela fait du bien à mes vieux os ! »

— Bonjour, bonne mère! Benjamin sauta au cou de la vieille femme. Bonjour, mes chers frères; bonjour, étranger. Soyez tous les bienvenus et moi aussi, n'est-ce pas mémère, ajouta-t-il allègrement.

Benjamin était grand, élancé et svelte, mais d'aspect moins robuste que ses frères. Il avait de longues boucles blondes et des yeux bleus d'expression tendre. Lui aussi portait un costume blanc sous un ample manteau vert.

— Mon petit Vent du Sud, réprimanda mollement la mère, où es-tu resté si longtemps? Tu vas m'obliger à te gronder sévèrement.

— Ne le fais pas, maman, car j'ai suscité aujourd'hui beaucoup de joie et de chaleur. Les bourgeons gonflent, les fleurs s'épanouissent, les prairies et les champs verdoyent; ils sont verts comme le beau manteau que tu m'as offert, bonne mère. Les gens sont si heureux. Les vieilles gens sont arrivés sur le seuil de leur logis et m'ont salué en jubilant. J'ai apporté du renouveau partout !... N'as-tu rien à boire, mère,



quelque boisson fraîche; merci, cher frère, dit-il à Aquilon qui lui tendit de l'hydromel. Santé!

Benjamin but. Cependant, la mère reprit :

— Petit bavard, dis donc, tu ne m'as pas encore fait savoir où tu t'es attardé.

— Ecoute, mammy, je vais te le dire. J'ai été retenu au pays où l'on ne meurt jamais!

Rique leva les yeux pleins de surprise! Un pays où l'on ne meurt jamais! Lui qui se targuait d'avoir parcouru le monde entier, pouvait-il ignorer cette contrée? Serait-il loin d'ici, pensait-il? Je le voudrais visiter.

Petit Vent du Sud qui devinait les pensées de l'étranger, le regarda un instant, puis lui dit en souriant :

— Entendu! Nous partirons ensemble demain. Vous pouvez m'accompagner; toutefois, vous ferez tout ce que j'ordonne.

— Je vous obéirai et suivrai vos conseils à la lettre.

— Enfant, intervint la mère, décris-nous donc les merveilles de ce pays.

— Mon frère Aquilon y est inconnu, parla gravement Benjamin. Je ne dirai pas cependant ce que ce pays renferme. Il y règne un été

éternel; le soleil y rayonne tous les jours; l'ombre est verte comme mon manteau printanier. Un rempart planté de rosiers hauts comme des tours enclôt ce pays comme un joyau dans un écrin parfumé. Les yeux du Roi de ce pays sont bleus comme les tiens, mère; et le bleu de ces yeux est si tendre que l'on ne peut les regarder sans s'émouvoir; tous les habitants de ce pays, les filles et les garçons, tous ont les mêmes yeux bleus.

— Si je pouvais y séjourner pendant une heure, bougonna Aquilon, ce bleu deviendrait gris comme ma peau.

— Tais-toi, fils, reprocha la mère; et je te prie de ne jamais survoler cette contrée merveilleuse.

— Il ne la découvrirait jamais, s'écria Benjamin. D'ailleurs, pourrait-il y établir ses foyers? La chaleur et le froid ne peuvent cohabiter.

— Continue, mon enfant.

— C'est à peu près tout, chère mère. Sache que les habitants sont tous heureux parce que, autour d'eux, tout est joli, doux, généreux et luxuriant. La soif de conquérir ne les tourmente pas; ils ignorent l'envie. Mais j'en ai dit assez pour aujourd'hui; j'ai sommeil, mère, je m'en vais dormir. Bonne nuit à tous!

Benjamin gravit précipitamment l'escalier, se jeta sur son lit et s'endormit aussitôt. Toute la maisonnée fit de même. La mère ferma la porte et la nuit prit possession de la terre...

A la pointe du jour, Rique se promenait devant la chambre de Benjamin; pris d'impatience, il se mit à tambouriner sur la porte.

— J'arrive, j'arrive, cria Benjamin.

— Le soleil a déjà harnaché ses cheveux pour les atteler au char doré, répondit Rique. Ouvrez donc votre porte.

— Me voilà, camarade. Souvenez-vous que celui qui sème le premier récoltera le premier. Mes frères ont-ils déjà quitté leur chambre?

— Non, ils dorment encore.

— Parfait; nous aurons franc jeu, jubila Benjamin.

Il prit Rique par le bras et, amicalement, lui parla :

— As-tu bien dormi? Oui? Cela me fait plaisir. Tu désires donc m'accompagner. C'est un voyage dangereux, l'ami. Si tu fais ce que je te demande, tout se passera sans accroc! Tiens, prends ce bonnet de fourrure et enfonce-le bien sur ta tête. Tâche de ne pas le perdre dans ta course, sinon, tu tomberais raide mort! Reste auprès de moi,

ne me quitte pas, car tu pourrais te perdre et je ne te retrouverais plus jamais. Est-ce entendu ?

— Oui, répondit Rique. Et maintenant, je suis à vos ordres.

Coiffé du bonnet de fourrure, il éprouvait des sensations étranges. Il se croyait perdu dans l'espace.

Benjamin riait. Il jeta son manteau vert sur son vêtement blanc et se mit à imiter le bruit d'un avion en partance. Dans la caverne, tout bouillonnait et écumait. La porte s'ouvrit : Benjamin et Rique s'envolèrent au-dessus de la plaine avec la rapidité de l'éclair, tandis que le soleil parut aux portes de l'Orient dans son équipage de quatre chevaux blancs. La terre tout illuminée paraissait recouverte de poussière d'or.

Rique poussait des cris de joie et continuait en soufflant sa course éperdue.

Suffoquant, il se collait aux côtés de Vent du Sud. Tous deux volaient en ligne droite. Le matin était chaud. Tout croissait et fleurissait. Les arbres inclinaient leurs cimes fleuries, les eaux ridaient, les gens matineux cheminaient nu-tête et pronostiquaient que la journée serait torride.

— Regarde l'ami, dit Benjamin, regarde ce manoir au-dessus duquel neuf petits soleils tournent ; c'est le palais du Roi du pays où l'on ne meurt jamais.

— Ohé ! puis-je voir de plus près cette merveille !

Benjamin et Rique contournaient le superbe édifice, soufflaient avec force sur les tourelles et sur les coupoles.

Une fenêtre s'ouvrit tout à coup et ils pénétrèrent dans la chambre de la princesse.

Une espèce de tourbillon se leva soudain et tout ce qui se trouvait dans la chambre fut renversé et jeté pêle-mêle. Le bonnet de Rique s'envola derrière Vent du Sud disparaissant par la fenêtre et abandonnant Rique à la frayeur d'être seul, tête-nue au milieu de cette chambre bouleversée.

Intriguée par le bruit, la princesse entra dans ses appartements.

A la vue de Rique, elle resta comme clouée sur place.

Rique s'inclina fort respectueusement, mais, sans répondre à ce salut, la princesse demanda avec humeur :

— Que venez-vous faire ici ?

Rique commença à représenter ses aventures. Il le faisait avec tant



de naturel et de verve, une émotion si réelle et pénétrante, que la princesse l'écoutait avec ravissement. Vers la fin du récit, le Roi entra dans la chambre et, charmé par l'éloquence de Rique, il lui demanda de reprendre la narration de ses aventures, ce que Rique faisait de très bonne grâce.

« Voulez-vous demeurer à ma Cour ? lui proposa de Roi. Vous aurez une vie joyeuse et vous pourrez épouser ma fille... »

Rique ne déclinait pas cette offre.

...Il était le plus heureux des hommes, le père aimé de plusieurs enfants, dans un pays où tout respirait la joie et où tous les chemins étaient jonchés de fleurs.

Mais tout lasse à la longue, dit-on. Rique songeait à son village, à Montsablou, où sa bonne mère attendait son retour. Il désirait la revoir et lui demander sa bénédiction comme au bon temps de sa première enfance. Bien qu'il sût que Montsablou était situé très loin, très loin, il aspirait à revoir son lieu natal.

N'osant pas révéler sa nostalgie, il restait songeur et taciturne, l'air tourmenté.

— N'es-tu donc plus content ici, lui demanda le Roi.



— Certes, père, répondit Rique. Mais...
Il se tut, baissa la tête.

— Dis toujours, mon fils !

— Eh bien, sachez que je désire revoir ma mère !

— Ta mère ! Pauvre enfant ! Ne sais-tu pas que les gens du pays de ta mère aient depuis longtemps échangé le temporaire pour l'éternité. Si tu y vas, tu n'y trouverais plus aucune connaissance.

— Combien d'années suis-je ici, père ?

— Dans mon pays, on ne peut mesurer le temps. Il n'y a ni clepsydre, ni horloge. Les journées lumineuses ont ici une durée éternelle. Le temps s'écoule comme une rivière calme. Devine un peu depuis combien d'années tu es ici ?

— Un an environ !

Le monarque sourit.

— Un an ! Et tes enfants ? Regarde-les. Ce sont des adultes !

Alors Rique regarda tristement devant lui. Le Roi, compatissant à la souffrance de son gendre, lui prit la main et le consola en ces termes :

— Mon fils, tu ne risques rien de retourner dans ton pays pour prendre des nouvelles de ta chère mère. Vas-y et présente à ta maman mes cordiales les meilleures. Je vais te donner mon meilleur cheval, mais tu ne le pourras pas quitter un seul instant ; tu dois rester en selle jusqu'à ton retour...

Rique s'apprêtait à partir. Son épouse pleurait, tourmentée par de sombres pressentiments ; elle le suppliait de renoncer à ce voyage périlleux. Rique ne se laissait pas attendrir.

— Je désire voir ma mère, coûte que coûte, dis-il !

Il enfourcha sa monture et galopa avec la rapidité du vent à travers les plaines, au-dessus des monts et des mers.

Tout lui paraissait bien changé. Il ne reconnut plus les arbres, les gens, les animaux. Son petit village Montsablou était devenu une ville, une grande ville pleine de maisons hautes, de temples et de tours. Il chercha vainement l'habitation de sa mère.

— Et ma maman, où habite-t-elle ?

Personne ne pouvait le renseigner.

Il s'arrêta sous la fenêtre ouverte du cabinet du bourgmestre et lui demanda de pouvoir consulter les registres de la population.

Mais le nom de Rique Globe-Trotter ne s'y trouvait pas.

— Il n'y a donc pas de citoyens de Montsablou qui se souviennent de Rique Baladeur qui fit trois fois le tour du monde ! s'écria-t-il avec vanité.

— Non, l'ami. Les Montsablouais n'ont jamais entendu parler de vous.

— Et pourtant je suis né ici, et mes noms et prénoms sont enregistrés !

Le Bourgmestre réfléchit un instant, appela un scribe et lui ordonna de chercher les gros-infolios gisant parmi les archives, sous les combles de l'hôtel de ville. Et là-dedans, se trouvaient inscrits les nom, prénoms et la date de naissance de Rique Baladeur.

Le Bourgmestre demanda :

— Votre père s'appelait Corneille ?

— Oui, monsieur.

— Et votre maman, Catherine ?

— Oui, monsieur !

— Et vous, Rique Baladeur ?

— Pour vous servir, Monsieur.



Le Bourgmestre se croyait la proie de quelque hallucination subite en voyant sur l'in-folio le millésime : Anno M. L'an mil ! Et, tout hébété, il considérait l'homme jeune et frais, au teint fleuri, assis sur une superbe cavale.

— D'où venez vous, demanda-t-il ?

— Du pays où l'on ne meurt jamais.

— Il est fou ! pensait le maire. Puis, à haute voix :

— Connaissez-vous votre âge ?

— Non !

— Vous êtes âgé de sept cents ans.

— Est-ce Dieu ! possible. Je suis donc presque aussi âgé que Mathusalem ?

Il faudra faire incarcérer ce gaillard, se dit le bourgmestre, car il va provoquer des malheurs.

Alors, tapant amicalement sur l'épaule du mystérieux personnage, il l'invita à dîner.

Rique refusa :

— Mon père, le Roi, m'attend. D'ailleurs, puisque ma mère est morte, je n'ai plus rien à faire à Montsablou. Je vous remercie et vous salue.

Le cheval de Rique fit demi-tour et sortit de la ville au grand galop. Et tandis que sa monture s'avançait ventre à terre, Rique songeait aux paroles du Bourgmestre et il riait de bon cœur.

— J'aurais donc sept cents ans ! se disait-il ! Hue ! mon bon !

Il piqua des deux et le cheval accéléra son allure. Après avoir parcouru plus de deux lieues, Rique aperçut un vieil homme gisant sous la roue d'une charrette. Il gémissait si douloureusement que Rique s'arrêta, et, se penchant sur la nuque de sa monture, il examina le souffrant.

— Oh ! mon seigneur, se plaignait le vieil homme, ayez pitié de moi, je me meurs. Je ne peux me dégager de dessous cette roue qui m'écrase la poitrine. Sauvez-moi !

Rique s'apitoya et, oubliant les recommandations de son beau-père, il descendit de cheval pour secourir le pauvre charretier.

Alors, celui-ci se leva d'un bond, posa sa main osseuse sur l'épaule de Rique et parla gravement :

— Ah, oh ! mon gaillard. Cette fois-ci je te tiens. Vois cette charrette pleine de roues usées par ma course après toi. J'ai passé sept cents ans à te poursuivre. A présent, je te tiens et ne te lâche plus.

— Qui es-tu donc ? demanda Rique avec surprise.

— Je suis la Camarde. Accompagne-moi au pays où l'on ne meurt plus jamais !

A cet instant, Rique le Baladeur tomba raide mort.

Et puis ?

Et puis ?

C'est fini ! Hi ! Hi !

C'est fini, et je ris !!

FIN.